

# LE PATRIOTE FRANCAIS.

## JOURNAL POLITIQUE, COMMERCIALE ET LITTÉRAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, excepté le lundi et le lendemain des fêtes. Les Articles, Lettres et Avis doivent être adressés à M. J. H. REYNARD, propriétaire gérant. On souscrit au Bureau du journal, rue de las Camaras N. 148 et à la librairie de M. Hernandez, rue du Vingt-Cinq Mai, N. 238. Prix de l'abonnement TROIS PIASTRES par mois.

### MONTEVIDEO.

16 OCTOBRE 1830.

#### DU COMMERCE ET DE L'INFLUENCE DE LA FRANCE DANS LES DEUX AMÉRIQUES.

La revue rétrospective que nous venons de terminer, sera, en quelque sorte d'introduction au présent article.

À miel de la complication d'événements qui surgissent chaque jour à la surface du monde commercial et politique, il est facile de s'égayer dans ce dédale de Républiques Hispano-Américaines, qui peuplent le pourtour du vaste continent de Colomb.

Il nous a paru utile et instructif à la fois de rappeler au souvenir des lecteurs du PATRIOTE, ces jeunes nationalités américaines, de les grouper toutes dans un même cadre, afin de pouvoir examiner à loisir leur physionomie, leurs allures, leur tendances, et d'être ainsi à même de comparer plus facilement les progrès qu'elles ont réalisés, ou ceux qu'elles sont en voie d'opérer dans la carrière de la civilisation.

Nous avons dû nous arrêter plus longtemps aux deux extrémités de ce continent, c'est-à-dire au Rio-de-la-Plata et à l'isthme de Panama, pour examiner avec attention les faits importants qui s'y accomplissent, et qui doivent exercer une si grande influence sur les destinées de toutes les nations maritimes.

Deux grandes batailles diplomatiques se livrent depuis plusieurs années sur ces deux points extrêmes: l'une entre l'Angleterre et les Etats-Unis, l'autre entre la France et l'Angleterre.

La diplomatie anglaise se montre aussi égoïste, aussi absolue, aussi inhumaine, aussi peu scrupuleuse à l'égard des principes internationaux sur un point que sur l'autre, dans l'Amérique Centrale comme dans la Plata.

La diplomatie française et nord-américaine, au contraire, tout en cherchant à étendre leur commerce, s'efforcent d'inspirer aux gouvernements et aux peuples sur lesquels leur influence s'étend, des idées d'ordre, de justice, de progrès et de libéralité. Il n'y a rien d'exclusif dans leurs exigences; aucune vise égoïste, aucune arrière-pensée de domination directe ou indirecte ne les dirige.

Si elles s'efforcent de tirer les peuples hispano-américains de leur assouplissement; si elles les poussent à secouer les vieilles routines et les sols préjugés de l'ancien système colonial de l'Espagne, c'est évidemment, autant dans l'intérêt de ces mêmes peuples que dans celui des nations étrangères qui désirent établir avec eux des relations de commerce ou de bon voisinage.

Tandis que la France et les Etats-Unis prêchent la paix et l'union entre les peuples américains; qu'elles cherchent à ouvrir de nouvelles routes, de nouveaux débouchés au commerce du monde

entier, nous voyons l'Angleterre entretenir la discorde et la guerre en faisant naître des rivalités politiques entre les états limitrophes; arrêter l'essor des populations, en favorisant les dictatures qui recherchent son appui; tenir les nations maritimes en échec, intimider les unes, détourner les autres, en s'emparant de vive force ou par ruse des positions maritimes les plus avantageuses; de celles, surtout, qui, dans un temps donné, peuvent lui faciliter les moyens de former les routes de ses concurrents. C'est toujours le fameux « Marc Claudio » des Selden et des Puffendorf.

La diplomatie du cabinet de Washington est sur le point de triompher dans l'Amérique Centrale; celle de la France triomphera-t-elle dans l'Amérique méridionale? voilà la question.

Cette question est vitale pour le commerce extérieur et la puissance maritime de la France. M. Thiers l'a parfaitement compris dès le principe de nos différents avec Rosas; et il ne l'a jamais mieux démontré que dans la mémorable discussion du 3 janvier 1830, au sein de l'Assemblée nationale législative.

Nous pousserons néanmoins, plus loin que lui les conséquences de la solution que nous attendons du patriottisme et des lumières de nos hommes d'Etats; et nous prouverons qu'elle doit exercer la plus heureuse influence sur nos institutions politiques et sociales, en donnant un nouvel alimant à l'esprit d'entreprise, un écoulement régulier à notre population exubérante; en répandant, enfin, l'aisance et le bien-être parmi les classes ouvrières.

Les vrais patriotes, les hommes d'intelligence et de cœur ne doivent donc pas demeurer indifférents à ce qui se passe autour de nous, et loin de nous, sous le beau ciel de l'Amérique. De la perte ou du gain des deux grandes luttes diplomatiques dont nous parlions tout-à-l'heure, doit résulter pour nous la décadence ou le progrès, la vie ou la mort de notre puissance maritime.

Plusieurs éventualités peuvent surgir de ce long débat:

1o Le triomphe complet de la politique nord-américaine au Mexique, dans l'Amérique Centrale.

2o Le triomphe complet de celle des anglais dans les mêmes parages et dans la Plata.

3o Le triomphe complet de la politique française dans la Plata.

4o Influence partagée, dans l'Amérique Centrale, entre l'Angleterre et les Etats-Unis, dans la Plata, entre la France et l'Angleterre.

De la première éventualité, nous n'avons rien à redouter: la doctrine du cabinet de Washington a toujours été celle de Grotius. *Mare Liberum!* c'est aussi la nôtre. Nous formons des vœux sincères pour le triomphe de cette politique large et généreuse, qui s'étendrait bientôt sur une grande partie des côtes occidentales et sur l'Océan Pacifique.

De la seconde, nous avons tout à craindre; ce serait, nous le

répétons, la mort de notre puissance maritime.

La troisième donnerait une impulsion immense à notre navigation marchande, non seulement dans la Plata, mais encore sur toute la côte orientale et septentrionale de l'Amérique du Sud, jusqu'à Carthagène inclusivement. Cette impulsion étendrait immédiatement le mouvement dans l'Océan Pacifique, depuis Valdivia jusqu'au Callao, et bientôt après jusqu'au Mexique.

Remarquez bien que tout en rendant la vie à notre commerce extérieur, le triomphe de la politique française dans la Plata, ne nuirait en rien aux autres nations maritimes; pas même à l'Angleterre, dont les produits manufacturés sont et seront toujours d'un usage général en Amérique.

La quatrième éventualité aurait pour résultat infaillible de laisser végéter aux mains inintelligentes des pacotilleurs, pendant beaucoup d'années encore, notre commerce d'exportations dans le nouveau monde.

On a eu beau signaler maintes et maintes fois les vices radicaux de ce mauvais système d'opérations, la routine de nos armateurs et de nos fabricants en France, celle de nos négociants en Amérique, ont toujours été un obstacle invincible aux améliorations réclamées de toutes parts, dans l'intérêt de nos relations commerciales.

Il est vrai que l'indifférence de nos gouvernements, les fautes énormes qu'ils ont commises depuis l'émancipation des anciennes possessions espagnoles et portugaises, étaient peu propres à développer dans nos ports de mer et nos villes manufacturières, l'esprit d'entreprise et d'association qui eut pu, seul, nous permettre de lutter avantageusement contre la concurrence anglaise et allemande sur les marchés étrangers.

Le maintien du *status quo* politique ne ferait donc que permettre ce déplorable état de choses, au grand détriment de nos finances, de tous nos intérêts matériels et de notre gloire nationale.

(Continuera.)

### EFFET PRÉVU

#### DU DÉPLACEMENT FORCÉ DU COMMERCE DANS LA PLATA.

Aux détails précédemment fournis sur la position critique du commerce à Buenos Ayres, nous ajouterons ces vues, que connaît bien le *Comercio del Plata*:

On a reçu des nouvelles de Buenos Ayres jusqu'au 14. Elles dépeignent la situation mercantile de cette ville, comme une des plus critiques et des plus pénibles. On parle d'un grand nombre de maisons, et parmi elles quelques unes respectables, qui se sont déclarées en faillite.

Feuilleton du PATRIOTE FRANCAIS.—Du 17 octobre 1830.

### LA BONNE AVENTURE

#### MÉRITE ET FORTUNE.

La bonne aventure

O gué,

La bonne aventure!

#### LA BOUTIQUE ET L'ATELIER.

Il y a de la quelques années. Je vous dirais bien au juste laquelle, mais à quoi bon! cela ne satisferait pas beaucoup votre curiosité, et je commettreis peut-être une indiscretion.

Dans l'une de nos villes centrales les plus importantes..... Je vous la désignerai bien encore par son nom, mais, toujours par le même motif que ci-dessus, je m'en abstiendrai. Vous la connaitrez plus tard, et vous me saurez gré de ma circonspection.

Il y avait donc, dans cette ville, à l'angle à peu près d'une rue qui avoisine un des plus splendides monuments de l'art chrétien, un cathédrale aux vastes et élégantes proportions;—il y avait une maison de cheval appartenant. Un rez-de-chaussée, deux étages au-dessus, chacun d'une fenêtre à double échassier, comme dans les vieilles maisons du vieux temps; et, je crois, un tout petit grenier: voilà quelle en était la composition. Tout cela bardé de poutres recouvertes d'ardoises imbriquées, étroit, resserré, ratatiné sur soi-même, comme si l'espace eût manqué pour bâtrir; ce qui pouvait

bien être, au demeurant. Le propriétaire ne m'a pas fait ses confidences à cet égard.

Un menuisier du voisinage, autant que je puis m'en souvenir, devait avoir rempli de planches le grenier. Excellent endroit pour les faire secher à peu de frais.

Deux grisettes, ouvrières en robes, pour la forme, mais, au fond, très-adonnées au culte de la girofle jaune, et des sous-officiers du 2me dragon, dont le quartier se voyait de leur unique fenêtre, occupaient de compte à demi l'étage au-dessous: une petite pièce carrelée en carreaux rouges, et un boudoir adjacent, de six pieds carrés, si ce n'est moins.

Le premier étage, arche sainte où nul oeil d'homme n'avait pénétré depuis 93, servait, dit-on, de retraite à un chat et à une vieille fille, une de ces créatures dont le facies est tellement parcheminé qu'on se refuse à croire qu'il ait jamais eu l'âge heureux de quatorze ans.

Enfin le rez-de-chaussée, auquel on arrivait par deux marches, se composait de deux pièces: l'une, sur la rue, claire, mais petite, l'autre, dans le fond, un peu plus spacieuse, mais sombre comme la loge d'un portier de la rue Saint-Martin, à Paris, quoi qu'elle fut séparée de la première par une cloison vitrée.

Celle-ci servait de logement à toute une famille, le père, la mère, le fils même, si nous ne nous trompons. La plus claire était ce qu'on appelle une « boutique; » et je la nomme ainsi, parce qu'au-dessus de la porte d'entrée sur la poutre transversale qui sert de soutènement au premier étage, on lisait ces mots en grosses capitales assez mal assises:

ISSEAUVA, POTIER.

Ainsi donc, vous l'avez jugé par ce modeste exergue,—la

boutique était celle d'un ouvrier piémontais. Le nom l'indiquait. D'ailleurs les sujets du roi Victor Emmanuel ne sont-ils pas tous potiers ou sumistes? Chez eux c'est traditionnel.

Isseauva n'avait pas qu'une boutique, il avait aussi un atelier. Dans la boutique, il exposait pour la vente ses produits, dans l'atelier..... Mais, nous savons où est la « boutique, » transportons-nous à l'atelier, si vous le voulez bien. C'est une petite excursion qui a son charme.

La ville où se passe notre action, a, comme toute ville d'une certaine taille, ses faubourgs. C'est une salmigondis de petites maisons, de petites ruelles, de petits jardins potagers, de petites guinguettes, séjour très-calmé dans la semaine, très-agité, le dimanche, les jours de fête et de lundi. Le lundi surtout, on y boit, on y mange, on y chante, on y danse, on y fait beaucoup de choses plus ou moins licites, sans compter que c'est là que les ferrailleurs vont vider leurs querelles, la brette à la main.

Isseauva avait établi son atelier dans l'un de ces faubourgs. Pour s'y rendre, en partant de chez lui, on passait devant la cathédrale et le palais archiépiscopal, on tournait à gauche, on entrait dans un labyrinthe un peu semblable à celui de Delphes, et l'on arrivait au terme de sa course. Vingt minutes de chemin.

L'atelier se partageait en deux parties à peu près égales, l'une en jardin, l'autre en habitation. Le jardin, dans lequel on entrait par une petite porte, était de deux marches en contre-bas avec le sol du « raua; » l'habitation, dans laquelle on entrait par une petite porte, était de deux marches en contre-haut avec le sol du jardin.

Cultivé par le potier lui-même, dans ses rares moments de distraction, ce jardin se ressentait un peu de l'abandon du maître.

Nous n'en publions pas encore les noms, parce qu'il nous paraît prudent de ne pas le faire avant de les connaître d'une manière certaine. L'agitation febrile dans laquelle la perspective d'une banqueroute générale place le commerce, est impossible à décrire. Il ne faut donc pas s'étonner si la rivée de M. Guido, annoncée d'ailleurs, par la *Carmen*, n'a pas causé une grande impression; tous les habitants de ce malheureux pays étaient déjà dominés par la terreur d'une calamité inévitable. Nous ne manquerons pas de donner d'autres détails, aussitôt que nous les aurons rigus, sur une situation qui est venue justifier nos tristes et fréquentes prédictions."

La *Carmen*, entrée hier de Buenos-Ayres, est venue confirmer les nouvelles énormes qu'on vient de lire. Parmi les nombreuses faillites déclarées, nous avons entendu citer particulièrement celles de MM. Hardoy, évaluée à 60 ou 80 mille onces d'or (5 à 7 millions de francs), Ponce, pour 150 mille onces (12,600 000 francs), Lezica et Lessama, chacun pour 40 à 50 mille onces (3 à 4 millions de francs).

Belle prospérité que celle du commerce de Buenos-Ayres! A-t-on jamais vu à Montevideo des faillites aussi fortes et aussi scandaleuses? Car il est notoire que ces faillites sont le résultat de jeux de bourse et de spéculations folles sur la baisse des onces. Cependant la majeure partie de celles que nous ne connaissons pas encore ne sont que l'effet d'un mouvement forcé d'affaires. Les onces étaient déjà à 300 \$ papier, au départ de la *Carmen*.

Le *Commerce* a donné aussi la nouvelle suivante:

Le *Rifemann*, vapeur de guerre anglais, qui partit d'ici le 12, arriva à Buenos-Ayres le 13. Pendant la nuit de la traversée, son commandant, le lieutenant Branch, a disparu. On dit que cet officier était suspendu du commandement du navire, par une disposition de l'amiral Reynolds. Ce fut qu'au point du jour du 13 qu'on s'aperçut de son absence, et l'on suppose qu'il s'est jeté à l'eau. Il paraît que cet officier se trouvait très affecté de la punition qui lui a été infligée, et c'est à cela qu'on attribue sa résolution désespérée.

Avant-hier, (15) vers midi, la goélette argentine *Luisa*, sortie la veille de Buenos-Ayres, est passée sur notre route, se rendant au Bucéo. On a remarqué qu'elle avait communiqué avec M. l'amiral Leprédour, qui est ensuite venu à terre.

Le vapeur *Rifemann*, a été mis en quarantaine à Buenos-Ayres, comme ici, et M. Guido n'a pas encore pu communiquer avec l'illustre Restaurateur.

## FRANCE.

### LETTERS SUR BUENOS-AYRES.

(Suite)

« Ce que je viens de vous dire de R. & s. suffira pour vous faire comprendre toute son habileté; si vous ajoutez

On y voyait plus de pots à fleur que de fleurs mêmes, plus de plants de vigne, au long des murs, que de grappes de raisin, plus d'herbes parasites que de légumes. Mais, qui sait, peut-être n'était-il pas sans calcul de la part d'Isseauva?

Dans l'atelier proprement dit, c'était bien un autre désarroi! Imaginez une chambre de trente pieds carrés, éclairée par une seule fenêtre et pleine d'objets du plus bizarre accouplement. Ici, une montagne de terre glaise, là, une autre montagne de débris de poteries; ailleurs, des fûts, des colonnes, des socles, des bustes et des têtes, des bras, des jambes, des torses; autour des murs des croix, des urnes, des amphores; au plafond, suspendus comme dans un musée, des animaux empaillés ou desséchés au soleil; sur des treteaux, contenus dans des boîtes ou enfermés dans des cages, des serpents, des lézards, des scorpions, des grenouilles, des souris, des poissons, des papillons, des insectes. Un véritable capharnaüm.

Tout à l'heure, je disais qu'Isseauva laissait avec intention son Eden devenir la proie de l'abandon, je n'avais rien de trop. Dans sa passion pour l'histoire naturelle, il eût volontiers souhaité à ce qu'il transformât en une forêt vierge l'arche de Noé, débarquant chez lui avec tous ses hôtes, lui eût causé un indécible plaisir. Or, plus les folles herbes croissaient sous ses pas, plus il avait de chances de voir la taupe, le lézard, l'araignée des champs, la salamandre, la couleuvre, le ture, la bête à mille pattes, la musaraigne, et tant d'autres intéressantes bêtes de la création, faire élection de domicile chez lui.

Il n'avait de plantes que juste ce qu'il lui en fallait pour sa consommation personnelle, ou celle des phalènes, des papillons, des abeilles, des taons, et même des chenilles vertes, insectes

à cela un caractère opiniâtre et résolu, une volonté qui n'ajamais reculé devant aucune nécessité pour être satisfaite. Fût-ce devant un assassinat ou un massacre, une énorme supériorité d'intelligence sur tous les hommes qui l'entouraient, vous comprendrez aussi la puissance sans bornes que cet homme est parvenu à prendre dans son pays. Ce qui augmente encore le degré de cette puissance, c'est la manière occulte dont elle s'exerce. Quoique menant à lui seul le gouvernement et foulant chaque jour aux pieds la constitution et les institutions du pays, Rosas a su dissimuler son pouvoir, et toujours nominalement au moins s'abriter derrière la légalité. Ainsi, parmi les droits appartenus qu'il a laissés à la chambre des représentants, a-t-il bonsoir qu'elle rende une décision, il la demande par un message public et officiel, presque avec humilité; mais par une lettre particulière qu'il adresse en même temps au président, il lui dit dans quelle forme la chambre doit prononcer, la résolution qu'elle doit prendre, le jour et jusqu'à l'heure où sa réponse devra lui être envoyée. Les choses sont poussées à ce point, que c'est dans le cabinet de Rosas, sous sa dictée, que sont redigées les notes de remerciements boursouflés que les chambres des diverses provinces de la confédération votent périodiquement au héros du désert, au sauveur de la patrie, au restaurateur des lois, et qui chaque jour remplissent les colonnes des journaux.

« Rosas, vous le savez, fut porté sur le pavé en poussant le cri de mort contre les unitaires et en se donnant comme le restaurateur du gouvernement fédéral; cependant, vous ne l'ignorez pas non plus, il n'y a pas dans le monde entier un régime plus centralisateur, plus despote, plus unitaire, il faut prononcer le mot, que celui qu'il a constitué. C'est là une des preuves de l'habileté extraordinaire de cet homme. Il a su pousser au-delà des limites du possible la science de l'audace et du mensonge. C'est avec l'aide des fédéralistes qu'il est parvenu à vaincre; il s'est fait fédéraliste de nom, mais dès le principe il s'est spécialement appliquée à faire disparaître des institutions, des coutumes, tout ce qui ressemblait de près ou de loin à cette forme de gouvernement, en renonçant dans ses mains plus que la somme du pouvoir public, et en ayant toute initiative à la nation, sous peine de mort. Cet homme a su faire des Argentins un peuple d'ouïeuses, par la terreur qu'il leur a inspirée; ses moyens, il les a pris dans la sauvagerie et la cruauté de son caractère.

« Un des défauts du caractère des Argentins est la soif du pouvoir, qui les pousse à tout pour l'obtenir. Avant d'arriver au pouvoir suprême, quoique reconnu comme chef de la campagne, Rosas était entouré de caudillos dont le dévouement ne lui paraissait pas absolu; il savait qu'à la première occasion, chacun d'eux, profitant de son ascendant sur ses partisans, ne se ferait aucun scrupule de lui disputer le pouvoir, qu'il convoitait; il lui fallait s'en défaire, il s'y résolut. En peu de temps le fer et le poison le délivrèrent de tous ces émules dangereux pour son ambition, et les provinces, la campagne ne tardèrent pas à perdre sous la terreur qu'elles éprouvaient, jusqu'à l'idée de l'opposition. Restait encore la ville. Buenos-Ayres n'avait pas défendu Lavalle comme

elle aurait dû le faire; néanmoins elle renfermait dans ses murs une énorme quantité de gens qui avaient bien pu témoigner de l'insouciance pour le gouvernement unitaire, mais qui étaient trop éclairés pour ne pas concevoir promptement des regrets amers de leur coupable faiblesse. C'était un feu qui couvait en ville et qui, tôt ou tard, devait faire éruption. Rosas le comprit et avisé au moyen de l'étoffer dans son germe. C'est alors qu'il fonda la fameuse société populaire de la *mashorca*. On a dit avec raison que cette société, par le nombre des ses tentatives, méritait dans les fastes criminels du monde une renommée plus grande que le club des Jacobins et le tribunal révolutionnaire de notre première révolution. Recrutés parmi les hommes sauvages, ignorants et cruels qui entouraient le nouveau dictateur, les membres de la *mashorca* se mirent avec ardeur à moraliser la nation comme Rosas l'entendait. La *mashorca* lui servit, par la terreur qu'elle fut inspirée, à faire croire au monde, comme il le voulait, qu'il était l'élue de ses concitoyens et le depositaire de leurs volontés. Elle lui servit à dresser la nation aux manifestations d'enthousiasme ou de colère furieuse dont il avait besoin suivant les circonstances. Le peuple, docile comme un troupeau, hurlait ou applaudissait dans les rues, sur les places publiques, au gré du dictateur. Les moyens d'action des *mashorqueros* sur la multitude sont connus, ils reposaient sur la violence et l'assassinat. Quoique en apparence muette et dévouée à Rosas, la ville de Buenos-Ayres porta encore le deuil des victimes qui furent alors immolées à ses bains. Obéissant aux ressentiments de l'élue du peuple, à certains jours, à certaines heures, les *mashorqueros* se répandaient dans les rues le poignard à la main, pénétraient dans les maisons et imposaient sans pitié les sauvages unitaires que le pacificateur fédéral avait désignés à leur rage homicide. Le nombre des victimes de cette aveugle fureur d'un parti sanguinaire est ignoré; il a été considérable; pendant une semaine surtout ses coups ne se relâchèrent pas; on vit alors des têtes coupées exposées au marché; un jour enfin, un char, précédé de musiciens, fit le tour de la ville pour remettre les cadavres étendus devant les maisons!

« Il n'est pas difficile de comprendre l'effet d'un pareil système de gouvernement sur un population peu nombreuse, éprouvée par de longues dissensions civiles et qui aurait été entier tout entier à la moindre volonté de résistance. Il fut tout et se soumit. Rosas, sûr dorénavant de régner par la terreur, se modéra dans ses exéres, ce ne fut plus que de temps à autre qu'il eut recours à la violence, afin de corriger ceux qui auraient pu se laisser aller à quelque sentiement patriotique et généreux.

« Rosas a une incroyable puissance de travail, il dort le jour et passe les nuits dans son cabinet. Ce n'est que vers quatre heures de l'après midi qu'il sort de sa chambre. L'été, lorsqu'il est à sa campagne, on peut le voir depuis ce moment jusqu'à six heures, galopant dans les jardins ouverts à tous venans, ou jouant devant la maison avec une énorme tigresse sauvage qui rugit contre tout le monde, mais qui tremble et se couche à sa voix. A six heures, il prend un léger repas, puis il se met au travail et ne le quitte plus qu'à cinq ou six heures du matin.

— Rien n'est plus vrai, cependant. Oui, Isseauva, l'émule et le continuateur de Bernard de Palissy; Isseauva, tout à la fois modelleur, sculpteur, émailleur et naturaliste; Isseauva, à qui nous devons la découverte du procédé à l'aide duquel le célèbre potier du XVII<sup>e</sup> siècle émaillait ses compositions; Isseauva, dont les émaux, par la vivacité du ton, la variété des couleurs, la richesse et la solidité de leur éclat, ne laissent plus à désirer; Isseauva, qui a su grouper ses animaux, ses reptiles, ses insectes, comme mouvement et comme attitude, de façon à faire croire qu'ils sont naturels, et à tromper l'œil le plus exercé; Isseauva, en un mot, pour qui rien n'est difficile, et dont l'habileté est si grande, la patience si éprouvée, les ressources si infinies: cet homme de talent, d'inspiration, de génie, languit encore inconnu! inconnu même, — le croirez-vous? — A beaucoup de ceux au milieu desquels il languit.

Et cependant il a cinquante ans! Isseauva a une femme et un fils et vit dans la gêne.... Je n'ose pas dire plus! La femme, bonne mère de famille, surveille la boutique comme s'il y venait des acheteurs, fait le menu du père et du fils, et ravaude leurs bas. L'heure des repas venue, elle leur porte, — ou plutôt elle leur portait, car nous parlons du passé, — la gamelle. Elle avait tort. Peut-être était-ce à ce moment là que les amateurs arrivaient, et que, ne la trouvant pas au logis, ils s'en retournaient sans acheter. Qui sait!

— Pourquoi votre homme ne se borne-t-il pas à travailler de son état? lui disaient d'obligantes voisines, en le voyant pourchassé par ce « res angusta domi » qui tue impunément tant d'artistes?

(Continuera.)

tion; c'est à cette heure qu'il dîne en compagnie de deux sous-habiles d'une manière excentrique, dont l'un s'appelle le Gouverneur, et qui cherchent à le distraire par leurs bons mots, leurs jeux, quelquefois en se battant. On a dit que Rossa s'entourait de gardes, il n'en a rien. Sa maison, qui est vaste et élégante, donne sur la grande route; les portes en sont toujours ouvertes. Il est souvent difficile, en la parcourant, d'y reconnaître un domestique pour se faire annoncer; on peut aussi facilement arriver à son cabinet ou à sa chambre à coucher que dans les couloirs sur lesquels ces pièces ouvrent; il n'y a même pas de facteur ou un gardien à la porte principale.

Après Rossa, la personne qui joue le plus grand rôle dans toute la confédération, est sa fille Manuela. La situation que cette femme a su se faire, est unique comme celle de son père, quoique relativement moins importante puisqu'elle n'est pas consultée sur les affaires d'Etat, elle néanmoins, pour tout ce qui est de second ordre, une liberté d'action et d'initiative qui lui appartient en propre. Manuela est comme un sous-secrétaire d'Etat placé près d'un ministre chargé d'une vaste administration. Elle a ses secrétaires, ses bureaux, sa correspondance; elle sait suffire à une multitude de travaux importants, sans négliger les relations de societe que son esprit et son amabilité naturelle lui imposent. Dans bien des écrits on a représenté cette femme comme une sorte de bâchan, le excitant sans cesse son père à la violence, se livrant à tous les dérèglements d'une Messaline, et révoltant sans cesse la nature par le spectacle d'incessantes orgies; rien n'est moins vrai, rien n'est plus faux, il n'est pas nécessaire de connaître Manuela, il suffit de la voir quelques instants pour se convaincre de la passion menaçante qui a présidé à la rédaction de ces écrits. Manuela est la fille de Rossa, elle a donc eu des préventions à détruire, bien des haines à vaincre, cependant elle est aimée et estimée de tout le monde dans ce pays, où il est permis de dire qu'on aime et qu'on estime personne. C'est là, je crois, la meilleure réponse à faire aux calomnies qu'on n'est plus à amonceler contre elle. Et comment en serait-il autrement? Si quelqu'un vient tempérer les rigueurs du gouvernement tyronique de Rossa, si quelqu'un sollicite et obtient une grâce, si quelqu'un fait rendre la justice, c'est Manuela toujours et uniquement Manuela. Elle est le seul espoir des malheureux des opprimés, des pauvres, et rarement cet espoir est déçu.

(La suite à demain.)

La commission d'initiative parlementaire est chargée de l'examen d'une proposition relative à l'organisation militaire. En voici la principale disposition.

« A dater du 1er janvier, le service militaire pour toutes les troupes composant l'armée de terre et de mer sera de seize ans de durée. Les jeunes gens seront appelés par la loi, dans l'année où ils auront atteint l'âge de vingt ans. »

(Semaine.)

Tout le monde s'accorde à reconnaître que M. Barroche est sorti avec habileté du défi périlleux dans lequel il s'était précipité par une déclaration qui annonçait plus d'embarras que de résolution. M. Barroche a dû sur tout le succès qu'il a obtenu à l'assurance qu'il a donné d'un entier dévouement à l'Assemblée et au gouvernement parlementaire, il a ajouté qu'assez longtemps qu'il serait sur la banc ministériel aucune tentative du genre de celle que semblait annoncer le langage du *Moniteur du soir* ne serait à craindre. Nous nous empressons de prendre acte de ces déclarations, et nous aimons à penser que, si des tentatives insensées étaient sur le point de se réaliser, la démission de M. Barroche se convertirait en avènement motivé.

(Union.)

Il faut en finir avec ces accusations bancales et menaçantes de coalitions carlo-montagnardes. Où y a-t-il coalition! une coalition suppose des concessions mutuelles de principes ou d'autre chose. Quelles concessions peut-on signaler? La commission, dira-t-on, est une commission de défiance! Oui, sans doute, et la Constitution le veut; mais quand à la coalition, il n'y en a pas. Faut-il changer la langue, et dire que des voyageurs se coalisent pour mettre à la raison un Automobid maladroit.

(L'Union.)

Un représentant résumant l'opinion d'un groupe de ses collègues disait. Le fossé est creusé, puisqu'on l'a voulu; mais la conséquence n'est même pas au bout; elle sera tout au plus au beau milieu,

(L'Union.)

Il est arrivé hier soir, à six heures, à la gare du chemin de fer d'Orléans, un gigantesque convoi remorqué par deux locomotives. Ce convoi était parti le matin d'Angers, et il amenait à Paris quarante cent vingt habitants de l'Anjou. Ces voyageurs, parmi lesquels on remarquait des personnes de toutes les conditions, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevées, avaient été indistinctement placés dans des voitures de seconde classe, et pour la modeste somme de cinq francs. Elles venaient de faire quatre-vingt dix lieues. Cette caravane sera trois jours à Paris, et jeudi matin, elle reprendra la route de l'Anjou, sans qu'il pourra s'en retourner, il lui en coûte un sou de plus qu'il ne lui en a coûte pour venir.

Il restera avéré, quand ce voyage sera accompli, que les différentes compagnies qui exploitent les trois lignes qui conduisent de Paris à Angers, ont pu, en réunissant un bénardé modeste, sans doute, mais réel, faire faire, pour dix francs un parcours de cent quatre-vingt dix lieues aux voyageurs qui ont voulu profiter de l'occasion qui leur était offerte de venir voir Paris à bon marché.

Quand les Angevins sont arrivés, hier, à la gare du chemin de fer d'Orléans, les voitures marquaient complètement pour les conduire dans l'intérieur de Paris. Il eût fallu pour cela trois cents francs, et il n'y avait à l'embarcadère, que quelques omnibus. Ils ont donc dû gagner à pied, et portant eux-mêmes leurs bagages aux hôtels dans lesquels ils ont trouvé à se loger.

Ce soir, les Angevins vont à l'Opéra. Ils s'étaient fait précéder par deux délégués, qui ont traité avec le directeur du théâtre pour la location de huit cents places, à la condition qu'on jouerait le *Prophète* et qu'ils entendraient M. Antoni. Les mêmes délégués ont traité avec la direction de l'Hydrorome pour une représentation qui aura lieu demain, et à l'instant leurs quatre-vingt dix convaincues seront régis à raison de 50 centimes par personne.

#### NOUVELLES ETRANGERES.

##### ETAT ROMAIN.

— Nous lisons dans la correspondance de l'*Opinione* — Avec les trois divisions militaires françaises, six conseils de guerre, deux par division, ont été institués à Rome. Ces tribunaux militaires ont travaillé beaucoup et avec la meilleure volonté du monde. Les accusés n'y ont que peu de garanties; la langue et la loi sont étrangères; les défenseurs sont ignorants et dévoués à l'accusation et pourtant il n'a pas été possible de condamner un seul des nombreux accusés de vol, de pillage, de dévastations pendant le siège. Il n'y avait ni voleurs ni vols, ni pillards ni pillage. Toutes les condamnations prononcées par les conseils de guerre ne se rapportent qu'à des actes postérieurs, à la restauration. C'est là un fait ignoré, mais de la plus haute importance.

— Le seul que les conseils de guerre français aient condamné pour fait antérieur à la prise de Rome, est Philippe Capann, capitaine des gardes de sûreté sous la République. Il a été condamné aux travaux forcés à perpétuité, pour être entré à main armée, à la tête de sa troupe, dans les maisons particulières. On ne veut pas réfléchir qu'il était chef de police et non de troupes. Mais ce jugement, évidemment inique, a été annulé par la cour de cassation. Alors qu'a fait le gouvernement français? Il a remis le Capann au gouvernement romain.

— On écrit de Rome, le 5 juillet, au *Nazionale*:

Henri Cernuschi est sauvé; ainsi que je vous l'ai dit, le conseil de guerre français l'a déclaré innocent à l'unanimité. Il a été embarqué hier, à trois heures du matin, sur le Tibre, sur un bateau à vapeur qui l'a conduit à Civita-Veccchia, d'où il sera en ce moment parti pour l'Angleterre. Je ne vous dirai pas la joie du peuple à cette première justice du gouvernement français. Cernuschi était le représentant de la révolution; et puisque sa condamnation aurait été dommageable pour tout le monde, il était bien naturel que son acquittement comble de joie ce pauvre peuple vaincu, mis au courant et toujours constant et fidèle.

— On écrit de Civita-Veccchia:

— D'après les travaux que les Français ont faits ici, il paraît qu'ils occuperont cette position même longtemps après l'évacuation de Rome. Indépendamment des canons qu'ils ont placés dans le fort de Bicchieri et la forteresse de Michel-Ange, ils ont fait des travaux du côté de terre, comme s'ils redoutaient un siège. Entre la porte Romaine et la porte Corneto, ils ont couronné les bastions d'un double rang de gabions remplis de terre; ils ont aussi établi des gabions du côté de la ville, de sorte que les soldats qui défendraient la ville seraient à couvert, hors de la portée de tous les projectiles.

— M. Baranger, capitaine de vaisseau, a pris le commandement du port. Il est arrivé de France une grande quantité de sous-officiers choisis dans divers régiments.

— Constantinople, 5 juillet:

Nous venons de recevoir les nouvelles suivantes, dont l'importance est considérable:

Les vingt mille Bulgares révoltés sont rentrés dans l'ordre. On a trouvé chez eux quatre pièces d'artillerie avec le timbre et les armes russes, la plupart des armes avaient le même cachet.

En Bosnie, Omer-Pacha a soutenu une lutte terrible. Ses pertes s'élèvent à 1,700 hommes. Les blessés montent à plus de cinq mille. L'armée turque a perdu dix-huit pièces d'artillerie. Le Potonais qui avait embrassé l'islamisme, Skender-bey, est mort. Omer-Pacha lui-même a reçu une blessure. Les insurgés ont perdu dix pièces d'artillerie, toutes timbrées au cachet russe. Les prisonniers tombés entre les mains des impériaux sont des Allemands et des Hongrois, envoyés, dit-on, par l'Autriche pour compromettre les réfugiés Hongrois. On dit que Bem sera nommé chef des armes de Roumélie.

Les lettres de Hongrie nous annoncent que les Magyars soulèvent ont eu un conflit avec les impériaux. Ils ont remporté la victoire. Szegedin est entre leurs mains. Les Magyars, dans ce soulèvement, sont d'accord avec les Croates.

Nous attendons au surplus, de nouveaux détails sur tous ces faits, dont les conséquences seraient si graves.

#### NOUVELLES DU SOIR

##### CRISE COMMERCIALE DE BUENOS AYRES.

Aux détails que nous donnons plus haut sur la crise épouvantable de Buenos Ayres, nous ajoutons ceux qui fournissent le *Correo de la Tarde*, d'après une correspondance, reçue par la *Carmen*.

— Une lettre du 14 de ce mois, qu'on a bien voulu nous communiquer, du ce qui suit:

— Nous avons par ici quelques faillites. Possé à manqué de 7 et demi millions de piastres papier, dont on ne saura pas un réal.

— Samedi, Grégorio Lezama, Ambrolio Lezica, Juan Crisol, Trifron Lezica et Cps, et Thomas Rousse ont suspendu leurs paiements; on dit que ce dernier ne donnera pas quinze pour cent. On s'attend à d'autres faillites.

— Une autre lettre du 15 contient ce qui suit:

— La crise commence le qui nous menaçait a enfin éclaté.

— Les mai-sons de Lezama, Crisol, Lezica et Rousse ont suspendu leurs paiements. Le dernier est considéré comme en pleine faillite.

— Cela a amené des conséquences funestes, parce que tout le commerce est ramifié.

— La majorité partie des courtiers qui formaient une réunion connue sous le nom de *Camuati*, s'est également fondue, parce que le métallique ayant monté, ils ne peuvent pas faire face aux différences; enfin tout est dans un chaos inexplicable; aujourd'hui le métallique n'a pas de prix; on demande 297 \$ pour une once.

— On assure que Guido, qui était en quarantaine, débûquera aujourd'hui.

— Le même journal contient la curieuse nouvelle qu'on va lire:

— Il paraît certain que le général Oribe s'est fait beaucoup de la promenade militaire que les troupes françaises ont faite entre les lignes; et que, en conséquence, il a passé une note quelque peu inconvenante, en protestant pour cela, et s'opposant à ce que de pareilles promenades se répètent.

— Je ne sais pas les plus innocentes sont mal interprétées par ces hommes si susceptibles et délicats!

— On dit que, par suite de cette note, il sera pris quelques mesures de précaution.

— La *Gaceta Mercantil* de Buenos Ayres contient une collection très curieuse des notes échangées avec Don Juan Ramon Muñoz, envoyé du gouvernement de Bolivie près du d'icateur et du cabinet impérial. Nous les donnons prochainement.

#### PARTIE COMMERCIALE.

##### DEPECHE D'OUTRE MER.

Pedemont — deux pipe et un sac au sulf.

Udine — 29 co is suiv. 1 bl grasse

Mussera — une partie bois de construction

Rugle — une partie grasse et une idem suiv.

D'Asse frites et Cps — 5935 moulins, 78 planches

M, J, Rinas et Cps — 150 sacs farine demandés, 30 planches

Sotti Mazzini — 6 sacs maïs

#### ENTRE A L'ENTREPÔT

Querredo — 192 c. savon

Crok et Cia — 2388 briques, 33 bls bierre, 31 planches, 9 paquets id, 14 idem barres et planches de fer

M. Martinez — 12 pipes et 22 demis idem vin

Urquiza — 50 pipes 2 demis idem et 1 quartier vin

#### MARINE.

##### ENTRÉES — Dé 16.

Buenos Ayres le 16 du courant goélette Nueva Carmen, consigné à Esteban Riso.

Martin Garcia le 15 du courant goélette italienne Union.

à ordre 104 charrettes bois à brûler

Bordeaux le 9 et du bas de la rivière le 14 aout barque

française Bonne Jenny capitaine Aubert

## Avis Divers.

## Avis.

Avis aux amateurs du Tir de Pistolet.

M. Caussade a l'honneur de prévenir le public de Montevideo, et particulièrement MM les officiers d'infanterie comme ceux de la marine, qu'il vient de créer un nouveaux **TIR DE PISTOLET**, rue de la Convention, N° 152, près du Lion d'Or, où ils trouveront à tout heure du jour, un assortiment de Pistolets des plus modernes et des meilleures fabriques.

Ils trouveront aussi dans le même local, que le propriétaire n'a rien négligé pour rendre des plus agréables et de plus décents, toutes sortes de vins, liqueurs, bière, etc.

## MONTRICHARD

Arrange les vieux chapeaux et blanchit, sans toute la perfection, les chapeaux de spaille.

S'adresser, rue de Juncal, n° 46.

## AVIS.

Ceux qui veulent se soigner eux-mêmes trouveront en vente à la Chapellerie de Vaillant frères, rue des Trente-Trois, n° 88, les ouvrages suivants :

Histoire naturelle "de la santé et de la maladie" suivi du formulaire d'une nouvelle méthode de traitement hygiénique et curatif, par "F. V. Raspail" 2 vol. in 8° reliés.

Dictionnaire de la santé et des maladies ou la "medecine domestique par alphabet" par G. Grimaud de Caux, avec un atlas anatomique et un tableau de classification de "poisons et contrepoisons". Le tout en 1 vol. in 8° relié.

"Le Medecin de soi-même" et des autres, à l'aide de la medecine de M. Raspail, par H. Dubois et Joubert, 1 petit vol. in 32 relié,

"Le Pharmacien de soi même," contenant plus de 750 recettes en formules d'une exécution facile, par les memes, 1 petit vol. in 32 relié,

—o—

## EN VENTE.

Chez les libraires, et rue de las Camaras num. 148 à l'imprimerie du Patriote Français.

## EMIGRATION ET COLONISATION

DANS

La Province brésilienne de Rio Grande-du Sud, la République Orientale de l'Uruguay et tout le bassin de la Plata.

Une brochure in 8°

PAR

M. ARSENE ISABELLE,

Ancien chancelier du Consulat General de France, auteur du "Voyage à Buenos Ayres et a Porto Alegre" de notes commerciales et de plusieurs autres écrits sur Montevideo.

PRIX : UN PATACON.

## Catalogue

DES LIVRES FRANÇAIS, RELIES, NOUVELLEMENT ARRIVES DE PARIS

EN VENTE A DES PRIX MODERES,

Rue de las Camaras, Nos. 41 et 43.

" Ambert "Esquisses historiques des différents corps de l'armée française, avec gravures in-folio demi rel. veau. 1 d.

" Perrot " Nouvel atlas du royaume de France. 2 id.

" Val-deuve " Métamorphoses d'Ovide, avec

144 gr. in 4° demi rel. chagr. 1 id.  
" Philippote aux " Le siècle de Napoleon, cartonne, 1 id.

## LITTERATURE.

" De Girardin. De l'instruction publique en France. in 18 demi rel. maroq. 1 id.  
" Delandine " des Ages heroiques, 1 id.  
Id. de la Terreur, 1 id.  
Id. de l'Empire, 1 id.  
Id. de la Gaule, 1 id.  
Id. Renaissance sociale, 1 id.  
Id. Conjurations, 1 id.  
Id. de la Restauration, 1 id.  
Id. du Consulat, 1 id.  
Id. du Christianisme sous la Tente 1 id.

## En vente.

Les ouvrages suivants reliés ou brochés sont en vente à l'imprimerie du Patriote.

Les Pêches Capitaux.

L'Orgueil.

Les Pêches Mignons.

"Gingènes ou Lyon en 1793.

Les Mistères de l'Inquisition.

La Gorgone.

Le Juif-Errant.

Les Mistères de Paris.

Tous ces ouvrages se vendent au Rabais EN FEUILLETONS,

Le fils de l'Empereur.

Les Mistères de Sainte-Elene.

Le Sansonnet.

Hamard coiffeur, rue du 25 de mai, n° 129,

a l'honneur de prévenir les elegants de cette capitale qu'il vient de recevoir un riche assortiment de cravates de satin, du dernier gout qu'il vendra au plus juste prix.

En vente.

## LA CONSTITUTION

DE LA REPUBLIQUE FRANCAISE

Promulguée par l'Assemblée nationale le 12 novembre 1848. brochure en 32

Se vend à l'Imprimerie du PATRIOTE FRANCAIS rue de las Camaras n° 148.

Dans le magasin de comestibles de M. Auguste Despouy rue de Misiones n° 128 et 130, une partie de pommes-de-terre d'excellente qualité arrivées récemment des îles Canaries on trouvera également des saucissons d'Arles et infinités d'autres articles, de comestibles et boissons, à des prix modérés.

Guill. me Darrouzain

Medecin français, membre de l'Institut Homéopathique de Paris, un des plus anciens homéopathes du Bresil où il a propagé cette doctrine dans plusieurs provinces de cet empire depuis 1842, bien connu à Montevideo par les cures qu'il a opérées depuis 1846, donne des consultations tous les jours de 7 heures du matin jusqu'à 10, et de 1 à 3 heures de l'après midi; rue de Buenos Ayres, n° 182 au premier. Il traite, spécialement, les personnes atteintes de syphilis, rhumatisme, maux d'yeux, etc. etc.

## Avis CHANGEMENT DE DOMICILE.

## Cochet,

Fabricant de billards,

Récemment arrive de France, il a l'honneur de prévenir le public qu'il a rapporté un assortiment complet de billards et tous les accessoires qui en dépendent, tels que billes, procedes, marques, bleu, &c. &c. Il tient également un assortiment de bandes élastiques, métalliques, caoutchouc, lisières et autres de nouvelle invention. Il se charge de la réparation et de la confection des billards, on trouvera chez lui tout ce qu'il y a de plus moderne en ce genre.

Rue de Soriano, au coin de la rue de la Ciudadela, la deuxième rue à droite en sortant du marché principal, près les arcades de la passive.

## CHARCUTERIE FRANCAISE

## ET Orientale.

Le sieur Hebert Cestin, propriétaire de la Charcuterie située en face de l'hôpital français, a l'honneur de faire savoir aux amateurs de la bonne chere et du bon gout, qu'on trouve dans son Etablissement tous les articles ayant rapport à son état, et susceptibles de flatter les gastronomes les plus délicats,

On trouvera également deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, des gras doubles à la lyonnaise, des tripes à la mode de Caen, qu'on pourra manger dans l'établissement ou faire porter à domicile.

Le tout à des prix en rapport avec les circonstances.

## SAUCISONS D'ARLES ET DE BOULOGNE.

En vente dans le Magasin de comestibles de M<sup>me</sup> Auguste Despouy, rue des Missions n° 128.

## LA SEMAINE

Le Journal LA SEMAINE a réalisé avec un succès croissant et bien mérité l'une des plus heureuses combinaisons de l'époque. Réuni dans un seul recueil, paraissant tous les 7 jours les faits intéressans la politique, l'économie sociale, les sciences, les arts, l'agriculture, le commerce, les théâtres, et y joindre la littérature grave et légère, la poésie, la musique, des caricatures, des rébus, semblait chose presque impossible: cependant le problème a été résolu avec un rare bonheur.

Rien de plus spirituel et de plus piquant que l'article de la SEMAINE, intitulé LES SALONS DE PARIS. Il est confié à la plume du célèbre chroniqueur NICOLAS.

Nous nous faisons un devoir de recommander cette excellente publication et de rendre justice aux soins intelligents que sa nouvelle administration met à en perfectionner de plus en plus toutes les parties.

La modicité du prix de cet intéressant recueil le rend d'ailleurs accessible à toutes les bourses. 24 francs par an; 12 fr. pour 6 mois 9f. par trimestre.

BUREAUX À PARIS, RUE STE. ANNE 51 BIS.

## Avis.

L'imprimerie du PATRIOTE FRANCAIS est actuellement, rue de las Camaras, N° 148 au premier.

Imprimerie du Patriote, Rue de las Camaras, N. 148